

CINÉMA(/CINEMA,58) + MUSIQUE(/MUSIQUE,59)
+ LIVRES(/LIVRES,60) + SCÈNES(/THEATRE,28)
+ ARTS(/ARTS,99964) + IMAGES(/IMAGES,100296)
+ LIFESTYLE(/VOUS,15) + MODE(/MODE,99924)
+ BEAUTÉ([HTTPS://WWW.LIBERATION.FR/BEAUTE](https://www.liberation.fr/beaute),100215)
+ FOOD(/FOOD,100293)

CRITIQUE

FARCES ET FEMMES EN FORME AU FIFIB

Par [Sandra Onana](https://www.liberation.fr/auteur/19269-sandra-onana) Envoyée spéciale à Bordeaux(<https://www.liberation.fr/auteur/19269-sandra-onana>)

— 22 octobre 2019 à 19:41

D'«Adolescentes» à «Enorme», les films les plus marquants présentés par le festival bordelais avaient en commun la comédie et les problématiques liées au corps féminin.





«Adolescentes», de Sébastien Lifshitz, est un superbe portrait de deux filles du Sud-Ouest Photo Ad Vitam

La huitième édition du Fifib (Festival international du film indépendant de Bordeaux) s'ouvrait le 15 octobre sur une invitation de Natacha Seweryn, sa nouvelle directrice de programmation, à se «*libérer de ses rhumatismes mentaux, résultat de mauvaises habitudes posturales*» dont l'un des remèdes possibles, parmi plusieurs propositions galvanisantes de la sélection, aura notamment été à chercher du côté du rire et de la comédie. De nombreux films en compétition avaient ainsi pour point commun de ne pas assujettir la gravité latente de leurs sujets à une solennité du traitement, préférant mettre en joue l'esprit de sérieux, nous faire avaler quelques couleuvres, ne toucher au dramatique qu'au prix de déplacements burlesques.

Kilts et kimonos

Côté compétition française, cette allégeance aux forces de la farce s'est par exemple incarnée dans la chronique fantasque du quotidien d'une mairie

de Seine-Saint-Denis, brossée par Jeanne Balibar dans son premier long métrage seule derrière la caméra, *Merveilles à Montfermeil*. Autour d'une figure de maire iconoclaste (Emmanuelle Béart) et de son armée de collaborateurs, utopistes bouffis de bonnes intentions, le film décrit l'acharnement d'une équipe municipale à faire de Montfermeil le lieu d'éclosion d'un Grand Soir multiculturel. La commune y apparaît comme une Babel cosmopolite d'où l'esprit de concorde entre les habitants n'aurait jamais été aboli - sinon entre les collaborateurs municipaux qui passent leur temps à s'écharper - et où la volonté de vivre ensemble justifie d'embrasser les idiomes et les folklores des uns et des autres, d'arborer tour à tour kilts et kimonos. Il y a là une candeur exacerbée, imperméable au ridicule, qui paraît tout autant moquer le modèle d'un grand lissage républicain où seraient traquées les particularités communautaires que celui récemment esquissé par un néoprogressisme militant ayant fait de «l'appropriation culturelle» un objet d'anathème.



«Merveilles à Montfermeil», de et avec Jeanne Balibar. Photo Les Films du Losange

En prenant également le parti de l'excès et de la disproportion, d'autres films du Fifib ont paru porter l'écho de cette maxime partagée par Natacha Seweryn au seuil du festival en guise de propos liminaire : «*Si c'est dit pour de rire, c'est dit quand même.*» *Enorme* de Sophie Letourneur procède

pleinement d'une poétique du difforme pour aborder, avec une furia revigorante, la question de la maternité, sans en dénouer l'ambiguïté - ou faudrait-il dire lui fait cracher tout ce qu'elle recèle de cauchemars et de gags impies. Sorte d'anticomédie romantique potache, le film attife Marina Foïs d'un ventre suffisamment gros pour accueillir une couvée de bébés dinosaures, tirant sur ses mensurations comme sur l'élastique des rôles de genre, inversant sans cesse entre elle et Jonathan Cohen les difformités de tout ordre et les places dans le couple, confinant au monstrueux. Si c'est d'abord à l'endroit d'une friction entre l'humour gras et l'éventuel haut-le-cœur que le film aborde l'expérience déconcertante de la naissance et du corps féminin, sans lésiner sur les gags corporels, le registre burlesque finit par se faire le marchepied d'un étonnant recueillement contemplatif alors que se négocie, en fin de parcours, un virage de plus en plus franc vers le documentaire. C'est ce qui fait le prix de cette expérience hirsute d'où nul ne s'attendait à ressortir l'œil humide.

Précisément, la question du corps, saisi vif comme volume et chair à investiguer, a souvent croisé la question du féminin à plusieurs endroits de la programmation, où le registre s'est fait sensiblement moins comique. Ainsi dans l'autofiction en forme de vanité *Ma nudité ne sert à rien*, Marina de Van cherche dans son reflet nu les signes de l'âge et y guette les symptômes d'un flétrissement du désir. Dans *Swallow* de l'Américain Carlo Mirabella-Davis (hors compétition), thriller conjugal glossy aux allures de roman-photo, une femme au foyer, les yeux et les pores remplis d'injonctions suffocantes que son entourage y verse, développe un trouble alimentaire morbide qui consiste à avaler des objets de plus en plus coupants. Dans le documentaire d'Alexe Poukine *Sans frapper*, le récit à la première personne d'une victime de viol, restitué face caméra par différents interprètes, fait cortège aux témoignages de femmes qui interrogent, sans dolorisme, la manière dont leur sexe a appris à porter la honte comme une seconde peau.

Fracas

Le film, dont la projection a fait partie des temps forts du festival, n'est pas le moindre signe de la qualité de la programmation documentaire de cette édition, où l'un des films les plus remarquables fut *Adolescentes* de Sébastien Lifshitz. Superbe portrait documentaire de deux jeunes filles du Sud-Ouest et de leur amitié au long cours, du collège au baccalauréat, il se tient au plus près des rapports familiaux et des péripéties ordinaires de ses protagonistes pendant cinq ans pour arpenter la mélancolie de la fin de l'enfance. Cependant qu'il sculpte admirablement la narration de leurs trajectoires intimes, lézardées par les fractures de classes et les fracas de l'actualité proche (les attentats de *Charlie Hebdo*, du Bataclan), le diptyque regarde ses héroïnes grandir avec la même tendresse et fascination pour le temps qui passe que la fiction *Boyhood* de Richard Linklater. A ceci près que Lifshitz confiait lors de la discussion s'être vite désintéressé de la perspective d'un portrait de garçon pour lui préférer l'inquiétude vive, l'insolence et la fragilité au travail dans des corps et tempéraments féminins.

Sandra Onana Envoyée spéciale à Bordeaux

[Sandra Onana Envoyée spéciale à Bordeaux\(https://www.liberation.fr/auteur/19269-sandra-onana\)](https://www.liberation.fr/auteur/19269-sandra-onana)